

SOS Abeilles

Elles disparaissent par millions,

Un apiculteur tente de les sauver,

Aux contours naïfs dessinées sur la pancarte à l'entrée du chemin, un bric-à-brac incroyables débordant du hangar.

A Argagnon (Pyrénées-Atlantiques), la modestie de l'exploitation agricole tranche avec l'idée que je m'étais faite de Gilles Fert, l'un des éleveurs de reines les plus reconnu au monde.

Blanc de travail enfoncé dans ses bottes en caoutchouc, enfumoir à la main pour calmer l'excitation des abeilles, il s'apprête à inspecter l'un de ses ruchers. Tel l'escrimeur avant le combat, il ajuste son voile pour se protéger le visage. Quelques secondes de silence, et il ouvre la première ruche. Mon initiation au monde des abeilles peut commencer...

Avec délicatesse, Gilles Fert décolle le film plastique, cacheté par la propolis – La résine végétale que les abeilles fabriquent pour assainir la ruche. Il soulève les cadres, vérifie l'état de la colonie, prend soin de n'écraser aucune abeille en les déplaçant. Agglutinées les unes aux autres, les nourricières font du surplace au-dessus des alvéoles contenant les larves pour distribuer une bouillie composée de miel et de pollen. Alors que partout sur la planète leurs cousines meurent en masse, cette obstination zélée fait monter en moi une émotion respectueuse...

Comme nombre de ses confrères, il a connu des pertes dans ses

colonies. On a beau être un apiculteur aguerri et élever des reines depuis vingt-cinq ans, on se retrouve démuni face à des ruches vidées de leurs habitantes. « Il y a cinq ans, quand j'ai constaté que c'était mon tour, je n'ai pas pu m'empêcher de culpabiliser. Je me répétais en boucle: « Mais qu'est-ce que j'ai fait de mal ? »

Si les apiculteurs ont toujours déploré la mort de quelques abeilles au sortir de l'hiver, le phénomène atteint ces dernières années une ampleur inégalée. « Il y a quinze ans, il était courant de perdre 5 à 10% d'abeilles. Aujourd'hui, certains apiculteurs ont vu leur cheptel diminuer de 35 à 50%. » Explique Gilles Fert.

Aux États-Unis, on parle de « syndrome d'effondrement des colonies d'abeilles ».

La France, comme la plupart des pays européens, doit faire face à la même hécatombe.

« L'homme s'est toujours occupé des abeilles. Du jour au lendemain, on veut lui faire croire qu'il ne sait plus prendre soin d'elles. Comment voulez-vous que beaucoup ne désespèrent pas ? » s'interroge Gilles Fert.

Depuis 1995, quelque 15 000 apiculteurs ont jeté l'éponge.

Et si cet étonnant insecte cherchait à nous avertir ? Depuis des millénaires, la cohabitation s'est toujours faite en bonne intelligence. L'abeille est le seul insecte dont nous consommons la production : miel, pollen, propolis, gelée royale...

Penser que la diminution de la population n'aura de répercussions que sur la récolte de miel, n'est-ce pas négliger sa fonction indispensable de pollinisatrice ?

« Si l'abeille venait à disparaître, l'humanité n'aurait plus que

quelques années à vivre. » Cette prophétie que l'on attribue abusivement au célèbre physicien Albert Einstein a eu le mérite de marquer les esprits. Et d'attribuer l'attention sur le rôle essentiel que l'abeille joue dans la chaîne de la vie.

Lorsqu'elle butine, elle pénètre dans la fleur à la recherche de nectar. Son corps poilu accroche les grains de pollen, qu'elle dépose sur le pistil de la fleur suivante, rendant alors possible la fécondation. C'est ce que l'on appelle la pollinisation. Notre alimentation dépend à 35% de ce coup de pouce désintéressé. Sans lui, une multitude d'arbres fruitiers, de cultures et de productions maraîchères disparaîtraient. L'enjeu est de taille, pour l'écologie comme pour l'économie. Un monde sans abeilles serait un monde sans fleurs, sans fruits, sans légumes...

Face à cet impressionnant déclin, apiculteurs et scientifiques désignent les coupables. Depuis vingt ans de nombreuses agressions ont contribué à la fragilisation du peuple des fleurs : Nosema (un parasite) et Varroa destructeur (un acarien d'Asie du Sud-Est) ont fait des ravages dans les colonies. Depuis 2005, le frelon « tueur d'abeilles » décime les populations du Sud-Ouest... Mais, pour la filière apicole, aucun doute possible, la plus grande menace, ce sont les pesticides systémiques. Des produits qui enrobent les semences de tournesol et de maïs et qui ont été reconnus particulièrement nocifs. D'autant plus qu'ils s'intègrent à la sève et se propagent ainsi dans toute la plante. Deux d'entre-eux, le Gaucho et le Régent TS, ont été interdits. Mais c'est désormais un autre pesticide, le Cruiser, qui déclenche les foudres. « Le séquençage du génome de l'abeille domestique (*Apis mellifera*) a démontré sa vulnérabilité face à ce type de produits, car elle possède moins de gènes de détoxification que d'autres insectes », explique Bernard Vaissière, chercheur à l'Institut national de la recherche agronomique (Inra)

d'Avignon et l'un des rares spécialistes de la pollinisation en France. « Quand une abeille a le ventre vide, qu'elle est fragilisée par la maladie ou un prédateur, comment peut-elle résister à un pesticide ? Poursuit-il. La raréfaction des fleurs leur fournissant nectar et pollen, la monoculture céréalière intensive, la modification des habitats naturels et l'usage d'herbicides ne sont pas non plus étrangers à une disparition aussi spectaculaire. »

Aujourd'hui, l'unique parade pour faire face au déclin de l'abeille domestique reste l'élevage et la sélection de reines. Même si une reine vit deux à trois ans, elle constitue néanmoins le maillon fort de la colonie. Véritable « usine à oeufs », chef de voûte de cette cathédrale d'alvéoles, elle peut produire jusqu'à 2 000 oeufs par jour en pleine période d'activité.

Aujourd'hui, pour les apiculteurs, pas question de faire l'économie d'un renouvellement régulier de leurs reines.

Penché sur les alvéoles, Gilles Fert repère la reine au premier coup d'oeil : son abdomen est deux fois plus développé que celui de l'ouvrière. D'un geste, l'apiculteur soulève un cadre et me le tend. Quelques abeilles viennent s'y poser. Je retiens mon souffle. « Vous êtes-vous parfumée ce matin ? Me demande-t-il. - Euh... non. - Bon réflexe ! Les abeilles vivent dans un monde d'odeurs. Elles auraient immédiatement été attirées par les notes florales. »

Entre le pouce et l'index, l'éleveur saisit la souveraine par le thorax, la marque d'un point de peinture rouge (correspondant à l'année) avant de la glisser dans une « cage à reine), de la taille d'une boîte d'allumettes. Quatre à cinq dans de compagnie – des ouvrières – feront le voyage avec Sa Majesté, et une ration de pâte de sucre candi lui permettra de

se sustenter. Avec précaution, Gilles place cette cage à reine dans une enveloppe bulle qu'il a légèrement trouée et se dirige vers le bureau de poste. Au guichet, son arrivée fait sourire la préposée, qui le connaît depuis des années. Dans quelques heures, la reine rejoindra le cheptel d'un apiculteur de Vendée. Elle régnera bientôt sur un nouveau royaume.

Né dans un famille d'agriculteurs, Gilles Feret a commencé l'apiculture à 15 ans avec trois ruches. Il s'est pris au jeu et a appris son métier dans de grandes exploitations apicoles à travers le monde. Dès son installation, il s'est passionné pour l'élevage et la sélection des reines.

Aujourd'hui, il en produit 3 000 à 4 000 par an, vierges ou fécondées, sélectionne des lignées et a recours à l'insémination artificielle.

« Afin de compenser les pertes considérables, il a fallu apprendre à travailler différemment, note-t-il. Les apiculteurs doivent remplacer leurs reines pour maintenir leurs colonies. »

En pleine saison apicole, de février à octobre, Gilles Fert quitte rarement ses petites protégées. Le reste du temps, il voyage au Moyen-Orient, en Amérique du Sud, en Australie pour transmettre son savoir-faire et enrichir son expérience auprès d'autres apiculteurs.

« En quinze ans, les critères de sélection ont changé. Avant on s'appuyait sur la capacité de production de miel. A présent, c'est sur la rusticité et la résistance des abeilles aux agressions extérieures. »

Au printemps, c'est la transhumance : les apiculteurs déménagent les ruches au gré des floraisons. Ils obtiennent ainsi des miels polyfloraux. Les abeilles de Gilles s'apprêtent à

s'établir pendant quinze jours dans un verger de kiwis ; mais, ici, rien à voir avec le miel. Si les arboriculteurs de la région louent ses abeilles, c'est pour optimiser la pollinisation de leurs arbres. A la nuit tombée, l'apiculteur a préparé une vingtaine de ruches qu'il emporte, dès l'aube, à quelques kilomètres de son exploitation. Les branches d'*Actinidia deliciosa* (sur lesquels poussent les kiwis) plient sous le poids des fleurs blanches épanouies.

Les butineuses vont pouvoir s'en donner à coeur joie. « Allez les filles ! » lance Gilles, tout en déchargeant ses ruches au plus près des endroits de floraison.

« Autrefois, chaque exploitation agricole possédait quelques ruches. Là, les arboriculteurs sollicitent régulièrement nos colonies d'abeilles. » Une garantie pour obtenir des fruits de qualité.

Dans sa cuisine, Gilles Feret aligne les pots de miel rapportés de ses voyages ou offerts par les stagiaires étrangers qu'il accueille. C'est l'heure de la dégustation. Tel un ours étourdi par ses coups de patte dans la ruche, je plonge ma cuillère dans chaque variété : miel de Madagascar, du Portugal, de bruyère, des Pyrénées... Et je me laisse entraîner dans un monde de douceur... Claudine Colozzi

Participez à la sauvegarde des abeilles en cultivant des plantes mellifères: (qui donne du miel) sur un rebord de fenêtre, une terrasse ou une plate-bande. Riche en pollen et en nectar, leurs fleurs (réséda, centaurée, cameline, coquelicot, marguerite, souci, sainfoin, trèfle...) attirent les butineuses. Les plantes aromatiques comme le thym, l'origan ou le romarin sont également conseillées. Vous pouvez aussi planter une haie fleurie (aubépine, prunellier).

Jardinez bio : Éviter d'utiliser fongicides ou pesticides pour lutter contre les maladies ou les pucerons. Recycler les déchets végétaux en compost pour maintenir un sol fertile et sain.

Il est proposé d'accueillir une colonie de six à huit ruches au sein des villes. Des études ont montré que les abeilles y vivent mieux en raison de l'absence de pesticides, d'un climat légèrement plus doux qu'à la campagne et de l'extraordinaire diversité des fleurs cultivées.

A visiter : la Cité des abeilles, Saint-Faust, 64 64110 Jurançon

Tel: 003305598310

<http://www.citedesabeilles.com/fr/cite.php?rub=0>